

**Antoine Prost, *Les Français de la Belle époque*, Gallimard, 2019.**

L'historien, spécialiste de la société française au vingtième siècle (de la guerre de 1914-1918 et des anciens combattants, des questions d'enseignement, du syndicalisme) propose dans cet ouvrage une synthèse des connaissances sur ce qui fut appelé, rappelle-t-il, seulement autour de 1940, la « Belle époque ». Dans deux des chapitres de son ouvrage, il s'appuie notamment sur le témoignage donné par Jean Guéhenno dans le *Journal d'un homme de quarante ans*.

Au chapitre 3, *Patrons et ouvriers*, au cours d'un développement sur les formes du travail ouvrier et la distinction entre usine (concentration des ouvriers dans un même lieu pour y accomplir un travail) et « fabrique » (l'ouvrier travaille à domicile pour un patron), il écrit (page 79-80), à propos de ce dernier mode de production :

L'espace de production se confondait ici avec celui de la vie de la vie familiale. Jean Guéhenno a décrit la chambre des cordonniers de Fougères où il est né en 1890 : « On y travaillait, on y mangeait, même certains soirs on y recevait des amis. Autour des murs, il avait fallu ranger deux lits, une table, deux armoires, un buffet, le tréteau du réchaud à gaz, accrocher les casseroles [...]. Des ficelles couraient d'un coin à l'autre de la pièce sur lesquelles séchaient toujours la dernière lessive. » Sous une haute fenêtre, « On avait installé "l'atelier", la machine à coudre de ma mère, le bahut de mon père et un grand baquet d'eau dans lequel trempaient toujours des cambrures et des semelles. » L'odeur du cuir était prégnante.

Au chapitre 4, *La question sociale*, il rappelle la violence, de la part des forces de l'ordre ou des milices patronales mais aussi entre les ouvriers, qui pouvait surgir lors des grèves : « les conflits entre "rouges" et "jaunes" pouvaient dégénérer. A Fougères en 1907, un jaune a tué un rouge à la veille de la reprise ». Par ailleurs, lors de grèves longues, des familles ouvrières doivent affronter une situation particulièrement difficile (page 126) :

Jean Guéhenno en a laissé un témoignage poignant. Ses parents, des cordonniers de Fougères, faisaient la terrible grève de 1907 depuis des semaines ; sa mère était malade. Il revient un jour de la boulangerie les mains vides, le boulanger n'a pas voulu faire crédit. « Ma mère se leva, se peigna, s'habilla sans dire un mot : elle était blanche comme cire. Et la voilà partie à la fabrique. "Puisque les hommes ne veulent pas travailler, je vais travailler, moi", nous lança-t-elle sur la porte. » Dans la rue, elle s'effondre. Il la relève, aidé par des passants. Son père craque alors, va à la fabrique et revient en leur disant « avec une sorte de haine : "Tenez, vous en voulez de l'ouvrage, en voilà !" » Le lendemain, trois de ses camarades viennent lui demander s'il est vrai qu'il a pris du travail. Il avoue : « "Vous voyez bien que ma femme est malade. Je ne pouvais pas faire autrement". Alors, ce furent des cris, des injures. "Lâche, vendu !" Le père Portelette, lui, ne cessait de répéter : "Jean, on aurait jamais cru cela de toi" » Le père de Guéhenno n'a pas achevé ce travail et bien des années plus tard, il reprochait encore à sa femme de s'être fait traiter de lâche par sa faute. « C'est la seule chose que les pauvres vieux ne se soient jamais pardonnée. » La grève : une affaire d'honneur et pas seulement de pain.